

Ville de Mably

Concours de nouvelles 2021

Prix du jury

Sujet libre

Par Martine Férachou

Le billet russe

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5^{ème} étage, porte gauche. Et chaque fois, son cœur avait bondi dans sa poitrine, s'affolant à l'idée de trouver le vieil Honoré aux portes du paradis. Toujours elle s'était précipitée délaissant les patients installés dans la salle d'attente de son cabinet médical. « Une urgence, Josette, désolée, je fais au plus vite », s'excusait-elle auprès de sa secrétaire. Toujours, elle avait faufile avec dextérité sa Mini au milieu des embouteillages parisiens. Toujours elle l'avait posée au plus près de l'immeuble, dans des postures improbables, croisant les doigts pour que le caducée apposé sur le pare-brise tienne éloignée une police municipale trop zélée. Le locataire du petit appartement semblait à bout de souffle depuis plusieurs années déjà et souffrait de nombreux maux liés à l'usure du corps. Il gardait cependant l'esprit vif de l'homme curieux et intelligent qu'il avait toujours été. Chaleur pesante. Persiennes et fenêtres closes. Il somnolait sur un fauteuil près du ventilateur. Une voiture s'arrêta devant la maison. Une portière claqua. La sonnette retentit... Deux coups, brefs et enchainés. C'est ainsi que s'annonçait Elsa à chacune de ses visites. Le vieil homme recevait ce signal comme le chien de Pavlov recevait le son de la clochette. Tout son être se conditionnait... Son corps malade, se libérait provisoirement de son carcan de douleur, se relâchait, se détendait, prenait possession du matelas confortable et de la couette douillette, reconnaissait enfin le lit comme lieu de repos et

non comme planche de supplice. Son cerveau embrumé remontait de profondeurs abyssales obscures et malsaines. Deux coups de sonnette brefs et enchainés déclenchaient chez le vieillard un réflexe physiologique de douce sérénité, de plaisir simple mais intense. Il se préparait alors mentalement à recevoir sa dose quotidienne de bonheur. Il tendait l'oreille, guettant le frottement des pieds sur le paillason du corridor, le cliquetis du trousseau de clés jeté dans le vide-poche, l'atterrissage hasardeux du sac à main sur l'assise du fauteuil crapaud. Il escomptait qu'elle ne se rende pas à la cuisine pour se laver les mains, qu'elle ne réponde pas à quelque SMS sur son portable, ou qu'elle ne se mette pas à trier le courrier empilé sur la commode par l'aide-ménagère ! Il escomptait... qu'elle monte... vite ! Car chaque minute passée auprès d'elle était un cadeau de la vie (et lui, le vieil athée, se surprenait à penser « un don de Dieu »). Il se préparait donc comme il l'aurait fait pour quelque rendez-vous galant. Lorsque le pas, pourtant léger, de la visiteuse faisait grincer la première marche de l'escalier, lui rassemblait ses quelques forces. L'opération durait bien les trois marches suivantes, parfaitement silencieuses, elles. A la cinquième, qui gémissait de son bois vermoulu, il se soulevait en appui sur les coudes et remontait sa tête sur l'oreiller. Et le temps que la jeune personne mettait à grimper le reste de l'escalier n'était pas superflu. Il permettait au vieil homme de se recomposer une figure. Il aplatissait de sa main ridée ses cheveux hirsutes, il se pinçait les joues pour leur donner de la couleur, il affichait sur ses lèvres un sourire franc et heureux. Quand la porte s'ouvrait avec vivacité, il était fin prêt à recevoir avec joie et émotion ce formidable présent : Elsa ! Il se sentait vieux, malade, certes, mais respectable, digne, et aimé. Elle s'approchait, jeune et fraîche, gaie et rieuse, plongeait ses yeux dans ceux de son grand-père et n'y trouvait, malgré les efforts du vieillard, que le reflet de la mort. Une statue de cire décharnée et blafarde, aux lèvres pincées, au front plissé, au souffle court. Instant suspendu ! Mais elle ne montrait rien de sa peur. Elle enfouissait sa tristesse, posait sur les joues exsangues deux gros baisers sonores, se mettait, un brin trop tôt, un brin trop vite, à palabrer sur les transports en commun ou sur la météo.

- Bonjour Honoré ! Tu ne devineras jamais ce qui vient de se passer au rondpoint de La Muse...

Mais, ce jour-là ne ressemblait en rien à tous les autres. Dès l'aube, le soleil avait mis une grande détermination à darder ses rayons brûlants sur la ville, la submergeant d'un tsunami de chaleur, anesthésiant, d'heure en heure, l'ensemble de la population. Les prévisionnistes météo avaient annoncé une canicule de plusieurs jours et avaient prévenu que les températures

nocturnes ne descendraient pratiquement pas. Les organismes allaient être mis à mal. La radio locale ne tarissait pas de conseils afin que chacun se prémunisse contre les insulations, coups de chaud, déshydratations et autres conséquences, possiblement dramatiques, du phénomène. Honoré avait entendu, à peu de mots près, la même rengaine dans la bouche de l'assistante médicale qui le visitait chaque matin. « Prudence... Personnes âgées à risques... Boire plus que de coutume... Se terrer derrière des volets clos... Limiter les efforts physiques... ». Alors, bien sûr, quand il avait manifesté le désir d'être conduit à son fauteuil, elle avait renâclé à la besogne ! « Pourquoi vous me demandez ça aujourd'hui ? Sans doute le jour le plus chaud de tout l'été ? C'est bien le moment de faire un caprice ! D'habitude, on ne vous lève que pour le repas de midi... » Honoré aurait pu répondre qu'aujourd'hui ne ressemblait en rien à hier ou à demain, qu'aujourd'hui lui délivrerait la clé de l'énigme la plus cruciale de son existence, et qu'il ne pouvait, en aucun cas, recevoir ce cadeau, faible et dolent au fond de sa couche ! Mais, tout ceci ne regardait en rien l'aide médicale. Il se contenta donc d'argumenter pour arriver à ses fins. Ne transpirait-il pas comme un bœuf sur ce matelas recouvert d'une alèze en plastique ? Et le ventilateur n'était-il pas équipé d'un fil électrique bien trop court pour pouvoir atteindre le bord du lit ? Alors que dans le Voltaire ... Imparable ! La soignante avait dû rendre les armes. Elle avait tant bien que mal aidé le vieillard à s'extraire de sa couche. Elle l'avait soutenu jusqu'à son fauteuil et l'avait laissé choir sur l'assise à carreaux, maugréant durant toute l'opération. Ensuite, dégoulinante de sueur, elle avait ajouté un oreiller derrière le dos de son patient, vérifié que les persiennes étaient closes, programmé le ventilateur, approché la table à roulettes sur laquelle reposaient un verre et une bouteille d'eau.

- N'oubliez pas de boire... peu à la fois, mais souvent... même sans avoir soif... C'est essentiel... Je reviens dans deux petites heures.

Honoré avait pensé : « c'est ça... à plus tard et... bon vent ! » Mais il s'était contenté de répondre poliment :

- Je boirai. C'est promis. Merci encore !

Puis, la femme s'était emparée de ses affaires et avait disparu dans l'escalier. Talons qui frappent, bois qui gémit, porte que l'on ferme, que l'on verrouille et le silence. Enfin ! Le silence et la tranquillité ! Epuisé par son transfert, bercé par le discret ronflement du ventilateur, le vieil homme s'était endormi.

Une portière claqua. La sonnette retentit. Deux coups... brefs et enchainés. Elsa fit rapidement tourner la clé dans la serrure et pénétra dans la maison. La pénombre lui donna l'impression fugitive d'un peu de fraîcheur et elle laissa échapper un soupir d'aise. Comme à son habitude, elle se débarrassa vite fait du trousseau et du sac à main. Puis, levant la tête vers le haut de l'escalier, et brandissant une enveloppe blanche dans sa main droite, elle annonça à pleins poumons :

- Ça y est, Honoré, ça y est, je l'ai !

Elle grimpa les marches au pas de course, négligeant la soif qui lui brûlait la gorge et qu'elle aurait pu apaiser en allant boire un verre d'eau à la cuisine. Pas de temps à perdre ! L'annonce qu'elle venait de faire de façon tonitruante avait sûrement secoué son grand-père ! Depuis le temps qu'il attendait ça ! Elle s'engouffra dans la chambre, se statufia. Qui était ce gisant sur le fauteuil ? Le fantôme d'Honoré ? Son ombre ? Il ne lui ressemblait que si vaguement ! La jeune femme prit peur ! Et si... L'obscurité de la pièce, la chaleur qui y régnait, renforcèrent l'impression désagréable qu'elle ressentit soudain d'être aux portes de l'Enfer. « Non, pas maintenant, songea-t-elle, pas le jour où je lui apporte sa réponse ». Désespérée, elle s'approcha du spectre et s'accroupit à ses côtés afin de l'observer minutieusement. Maigre et ratatiné comme on peut l'être à cet âge, le teint cireux, les joues creuses, les lèvres inexistantes, la bouche entrouverte qui, Dieu soit loué, laissait échapper un chuintement régulier ! La jeune femme ferma les yeux, prit une grande inspiration. Elle essuya, du dos de la main, son front moite. Les battements démesurés de son cœur le prouvaient : elle venait de croiser la mort... Elle allait secouer doucement le bras de son grand-père quand celui-ci ouvrit grand les yeux. Pétillants, malicieux, ils ranimèrent instantanément le bonhomme.

- Je ne dormais pas, fillette. Je t'avais entendue, tu sais. Mais, cette chaleur... Je n'avais pas la force de réagir.
- Honoré ! Je suis bien contente que tu sois revenu !
- Revenu ? Qu'est-ce que tu racontes ?
- Non ! Rien ! Laisse tomber ! Regarde plutôt ça. Je l'ai ! La traduction de ton billet russe, je l'ai !

La jeune femme se redressa et secoua avec fébrilité la précieuse enveloppe sous le nez du vieillard. Les mains fripées aux veines saillantes tremblotaient sur les genoux, comme

toujours ces derniers mois, et les yeux délavés fixaient intensément le morceau de papier. Un doux sourire illuminait le visage d'Honoré mais il ne manifestait ni impatience ni excitation. Elsa s'en offusqua :

- Mais enfin, papi, tu te rends compte ? Tu vas savoir ! Tu vas *enfin* savoir ! Et moi aussi, j'espère ! Que de mystères autour de ce message ! Je n'ai appris son existence que lors de ma dernière visite... Et tu ne m'as pas donné la moindre explication le concernant !
- Approche cette chaise, petite, et assieds-toi près de moi... Voilà, c'est bien ainsi... Rien ne presse ! Durant plus de soixante années j'ai gardé ce billet à l'abri de tous les regards. Voyons. Cela fait très exactement... soixante ans et quatre mois que Nadeshda a tracé ces quelques lignes à mon attention et les a glissées dans ma poche de veste.

La voix, faible mais déterminée, s'égrenait au rythme d'une respiration difficile. Elsa, tétanisée, osait à peine respirer.

- Je rentrai en France, après trois longues années comme prisonnier de guerre dans sa ferme. Tout au long de la route, j'ai lu et relu ce billet. Enfin, je devrais dire, je l'ai vu et revu ! Car hélas, je ne lis pas le russe. Tout au long de cette route qui me ramenait vers les miens, vers ma femme Marie. Puis tout au long de cette autre route qu'on appelle la Vie. Je l'ai déplié et replié. Je l'ai caressé et embrassé. Je l'ai usé de mes regards enfiévrés. Je l'ai même appris par cœur ! Oui, je peux retracer de mémoire, chacun des signes barbares, chacune des lettres énigmatiques. Mais jamais, je ne les ai compris ! Et si tu ne m'avais pas confessé, mardi dernier, avoir rencontré ce jeune homme russe... Alors, vois-tu, rien ne presse !

Honoré et Elsa avaient aboli le temps : il racontait ; elle était suspendue à ses lèvres.

- Allez papi, je t'en prie, ouvre cette enveloppe !
- Attends, donne-moi à boire s'il te plaît, sinon le dragon qui revient s'occuper de moi à midi va m'asticoter !
- Ok, ok, mais cesse de faire l'enfant et de trouver des prétextes pour retarder le moment fatidique ! Dire que j'aurais pu te traduire ça, en moins de cinq minutes, grâce à Internet !

- Oui, je sais, mais pas question que tu découvres ce message avant moi ! J'espère d'ailleurs que tu n'as pas triché, que ton ami ne t'a rien dévoilé !
- Papi ! Comment peux-tu penser... Tu me connais tout de même !

Un sourire coquin illumina le visage de cendres.

- Justement, ma chérie, justement !

Elsa poussa un soupir.

- Ah... ma légendaire curiosité ! Eh bien, je te le promets, je ne t'ai pas trahi ! Mon ami a écrit la traduction sur la même page, juste en-dessous, en prenant mille précautions tellement le papier paraît fragile. Puis il l'a mis dans cette enveloppe qu'il a cachetée. Je n'ai rien vu ! Mais, dis-moi, cette femme... cette Nadesdha... vous vous êtes aimés, n'est-ce-pas ? Le contenu de cette lettre aurait pu modifier totalement le cours de vos vies !
- En effet.... Maintes hypothèses m'ont rongé les sangs, m'ont torturé... Nuit et jour ! J'ai tout imaginé : des remerciements, des supplications, des aveux, des larmoiements... Me disait-elle son amour, son désespoir de me perdre, ou au contraire sa colère devant mon abandon... Souhaitait-elle que je reste, que je tire un trait sur ma famille française ? Pire : m'annonçait-elle qu'elle attendait un enfant de moi ? Ces suppositions perfides, mon silence coupable, ma lâcheté ont entaché mes relations avec ta grand-mère. Jamais je ne lui ai fait la moindre confiance, la moindre allusion à ma vie là-bas, et de son côté, elle ne m'a jamais questionné ! Mais je suis convaincu qu'elle se doutait de quelque chose, qu'elle savait...

Le vieil homme, les yeux embués de larmes, marqua une pause. Elsa prit délicatement la main de son grand-père dans la sienne. Elle peinait également à cacher son émotion.

- Et puis, qu'aurais-je fait ? Quel choix aurait été le mien si Nadeshda me criait son amour dans ces quelques lignes ? Dans quel insupportable dilemme aurais-je été enfermé ? J'ai donc choisi de ne pas savoir...
- Mais aujourd'hui, grand-père, tu peux savoir ! Tu dois savoir ! Mamie nous a quittés depuis si longtemps : il y a prescription ! Et ce que révèle ce billet ne peut plus bouleverser ta vie.

- C'est ce que j'ai pensé aussi quand je te l'ai confié. La vie s'échappe de mon corps ; mon dernier souffle n'est pas loin. Il est temps pour moi, de connaître le contenu de cette missive. Désormais, qu'ai-je à craindre ?

Honoré saisit le pli qu'Elsa avait posé sur ses genoux squelettiques. De longues minutes passèrent encore avant qu'il ne se décidât à l'ouvrir d'une main tremblante. Il s'empara du précieux billet russe et laissa choir l'enveloppe sur le parquet. Il porta la délicate feuille de papier à ses lèvres, y déposa un dernier baiser. Puis la déchira avec frénésie, sous le regard médusé d'Elsa, en une multitude de petits morceaux qu'il emprisonna entre son pouce et son index gauche. Il les présenta devant la grille du ventilateur et les libéra. Le billet russe s'envola dans toute la pièce en minuscules confettis qui garderaient à tout jamais le secret de Nadeshda.

- Nooonnnn ! Mais enfin... Grand-père ?
- C'est mieux ainsi, Elsa, car vois-tu, le savoir n'a d'intérêt que s'il nous permet d'agir. Or, quoi qu'il en soit, je ne peux plus rien faire ! Cette révélation arrive bien trop tard ! Et puis, j'ai encore aujourd'hui quelque chose à craindre : le poids du remords... Le remords est tellement plus lourd à porter qu'un simple regret !

Ville de Mably
Concours de nouvelles de Mably
Prix du jury
Catégorie Thème
“ un air de fête au jardin”

DES OLIVIERS DANS LE JARDIN

Par Claire Girard

Il y a comme un air de fête au jardin ce soir. La douceur de ce début d'été est enfin revenue après le terrible orage d'il y a deux jours, et nous permet d'être encore dehors à cette heure tardive. Les coupes de champagne sont pleines. Toutes les huiles de la ville sont venues, même Mr le Maire. Je regarde mon mari : il est radieux. J'ai travaillé d'arrache-pied depuis quatre jours pour lui préparer cette surprise, et malgré les imprévus, j'ai bien réussi mon coup.

Il vient vers moi, m'enlace :

— Comment vais-je pouvoir te remercier pour ce soir ? me demande-t-il

— Profite, c'est tout ce qui compte pour le moment. Tu as tellement travaillé pour en arriver là, que tu mérites bien une soirée en ton honneur. Ton livre est une vraie réussite. Tu es doué, tu sais ? Mais si tu y tiens vraiment, je ne serai pas contre un autre bestseller.

— Ne t'inquiète pas, il est déjà en route. Je t'aime mon amour, ne l'oublie jamais, me dit-il en m'embrassant.

C'est à ce moment que son éditeur nous tombe dessus :

— Vous vous bécoterez une autre fois les amoureux. Charles, on le signe cet avenant ?

Ce soir, mon mari donne son accord pour que son livre soit traduit d'abord en quinze langues, puis vingt de plus si tout se déroule comme prévu. Il a enfin réussi. Son livre remporte un véritable succès. Je suis si fière de lui.

— Je suis à toi immédiatement, lui répond-il avant de se retourner vers moi. Un endroit tranquille pour signer ?

— Là, lui dis-je en lui désignant l'endroit.

Il regarde le carré de jardin où trois oliviers entourent une petite table de jardin et deux chaises. Son stylo fétiche est posé au centre d'un plateau, ainsi que deux flûtes à champagne et une bouteille restée au frais dans un seau à glace :

— Tu es incroyable, ajoute mon mari. Tu es la reine du détail. Une mention spéciale pour les oliviers. Je rêvais d'en avoir un. Tu en as planté trois. Tu es parfaite.

— Je voulais juste te créer un lieu particulier pour ce soir. Et puis qui sait, cet endroit deviendra peut-être une source d'inspiration pendant les beaux jours, lui dis-je avant qu'il ne rejoigne son éditeur.

Je réunis tout le monde autour des arbres fraîchement plantés, remplis les verres pendant qu'ils signent. Nous trinquons tous à un succès bien mérité.

Dire que cette soirée a failli ne jamais avoir lieu.

Mon mari s'était absenté depuis un peu plus d'une semaine pour faire une mini tournée de dédicaces en France. Je l'avais accompagné les trois premiers jours et étais rentrée pour lui préparer cette soirée surprise. Vers vingt-et-une heures avant-hier soir, on avait sonné à la porte. Les gens n'ont pas l'habitude de venir chez nous si tard et j'avoue que je suis allée ouvrir avec une petite appréhension. Une femme se tenait devant moi. Elle était entièrement trempée, et visiblement très énervée :

— Où est-il ? me demanda-t-elle. Il faut que je lui parle.

Je ne l'avais jamais vue et ma première réaction a été de me demander si elle ne se trompait pas de maison.

— Excusez-moi mais vous parlez de qui ?

— De Charles bien sûr ! Il est où ? Il faut que je lui parle sans attendre.

— Il n'est pas là mais je peux peut-être vous aider ? Qui êtes-vous exactement ?

Elle avait paru déstabilisée, m'avait fixée et avait repris d'une voix plus forte :

— Ça ne vous regarde pas ! Laissez-moi le voir un point c'est tout !

— Écoutez, dis-je en commençant à fermer ma porte, il revient la semaine prochaine. Revenez à ce moment-là.

Il n'était pas question qu'elle gâche la fête du lendemain. Mais au lieu de la calmer, j'ai obtenu le résultat inverse. La voilà qui s'agitait et parlait très fort, limite hystérique :

— J'exige de lui parler, vous entendez ? Maintenant ! Et je ne partirai pas tant que je ne l'aurai pas vu.

Je réfléchis rapidement mais si elle s'énervait plus, malgré le bruit que faisait la pluie, elle allait m'attirer l'attention des voisins. Je sentis qu'il ne valait mieux pas.

— Entrez un moment si vous voulez. Charles n'est pas là mais moi oui. On va discuter un peu toutes les deux et puis surtout, vous allez vous sécher.

Je la fis entrer. En voyant à quel point elle était mouillée, je lui proposai un pantalon de jogging et un sweat pendant que je mettais ses vêtements au sèche-linge. Je nous fis du thé et nous installai au salon. Une fois nos thés en main, je lui posai quelques questions pour la ramener au calme :

— Je ne me suis pas présentée et je m'en excuse. Je suis Sarah, la femme de Charles.

— Je m'appelle Margaret.

— Vous venez d'où comme ça ? Vous étiez vraiment trempée.

— J'habite de l'autre côté de la ville et je suis venue à pied.

Le thé avait dû la réchauffer un peu. Sa voix était plus posée et elle était bien moins agitée qu'en arrivant.

— Ça fait un bon bout de chemin. Votre mari ou votre petit ami n'a pas pu vous emmener en voiture ? lui demandai-je dans le but d'en savoir un peu plus sur elle.

— Je vis seule et je n'ai pas de voiture. Je ne sors pas beaucoup de chez moi, et en tout cas jamais très loin, mais ce soir, je le devais.

Après un moment, elle ajoute doucement :

— Merci pour le thé. C'est très agréable.

— Je vous en prie. C'était la moindre des choses. Quant à Charles, vous avez bien vu : il n'est pas là. Vous connaissez mon mari depuis longtemps ?

— Oui, un peu. Enfin non, je ne le connais pas vraiment en fait.

— Vous vouliez lui parler de quoi ? Je peux vous aider peut-être ?

— Non, vous ne pouvez pas. Je n'aurais pas dû venir. Je vais reprendre mes affaires si ça ne vous fait rien et rentrer chez moi, dit-elle en se levant déjà. Ne dites pas à votre mari que je suis passée s'il vous plaît.

Rien ne me permettait de l'exprimer clairement mais quelque chose m'alertait chez cette femme sans que je comprenne si c'était elle ou son attitude. Je ne savais pas ce qu'elle était venue dire à Charles, mais il était certain qu'elle représentait un danger.

— D'accord, je ne lui dirai rien. Je vais voir si le linge est sec.

Je me levai pour ramener le thé à la cuisine quand elle voulut m'aider. En entrant dans la cuisine, je me suis immédiatement excusée pour le bazar qui y régnait :

— Désolée, j'étais en train de cuisiner à votre arrivée.

— Pas de souci. Vous fêtez quelque chose ? demanda-t-elle.

Et dans ma fierté, je répondis sans réfléchir :

— Il va être traduit. Le livre de Charles j'entends. En quinze langues d'abord et après, ce sera en fonction du succès. Je suis tellement fière de lui.

Le visage de Margaret changea brusquement. Elle devint rouge écarlate. Mrs Hyde était de retour sans conteste.

— Ah parce qu'en plus il va être traduit ce salopard de menteur ? se mit elle à crier en lançant sa tasse par terre.

Elle était en pleine crise de nerfs.

— Qu'est-ce qui se passe Margaret ? dis-je en la prenant par les épaules. Pourquoi vous le traitez de menteur ?

Elle pleurait et commençait à trembler. J'ajoutai :

— Venez vous asseoir au salon. Vous allez m'expliquer ce qu'il se passe réellement mais calmez-vous d'abord. Je vais juste nous servir quelque chose de plus fort qu'un thé.

Je nous servis deux verres de rhum vieux que Charles gardait pour les grandes occasions. Je savais que celle-ci en était une. Margaret avala le sien cul-sec.

— Margaret, regardez-moi et dites-moi ce qui se passe, repris-je en lui servant un deuxième verre.

Elle fronçait les sourcils, mâchoires serrées comme si elle se battait avec elle-même pour savoir si elle devait parler ou non. Elle but à nouveau et finit par lâcher :

— Vous avez été vraiment gentille avec moi et j'avais donc décidé de ne rien vous dire pour vous épargner. Sachez qu'il m'a tout volé.

Je restai un peu bloquée sur ces derniers mots :

— Comment ça tout volé ? demandais-je.

— Les idées, le livre, tout. Il m'a tout pris, reprit-elle en hoquetant toujours. Je me suis laissée avoir par ce salopard. Désolée Sarah, ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Mais si, c'est exactement ce que vous vouliez dire. Ne vous excusez pas.

Elle parut un peu rassurée que je ne lui hurle pas dessus en la foutant dehors, et surtout que je puisse la croire.

— Je ne vous raconte pas d'histoire vous savez. Son livre, tout son succès, c'est à moi. Il m'a tout pris.

J'étais tellement sous le choc que je remarquais seulement que Margaret venait de finir son troisième rhum.

— Margaret, vous allez prendre une grande inspiration et tout me raconter s'il vous plaît.

Je devais impérativement savoir ce que Charles avait fait exactement, ou plutôt ce qu'il n'avait pas fait, et à quel point il m'avait menti.

— Charles a fait une master class d'écriture il y a un an environ.

Je m'en souvenais. C'est moi qui lui avais offerte pour qu'il arrive à se dépasser et oser aller plus loin.

— J'ai fait la même. Le principe c'est de faire des exercices, de les poster sur la plateforme et tout le monde peut commenter. Au deuxième exercice, j'ai posté mon écrit et votre mari a fait un gentil commentaire. Après quelques échanges, nous avons préféré communiquer par mail. Nous parlions beaucoup d'écriture et petit à petit, je lui ai tout raconté de mon idée de roman policier. Il me posait plein de questions mais je pensais qu'il était juste curieux. Et ce matin, en allant chez mon médecin, j'ai trouvé un magazine qui parlait de son livre. J'ai d'abord été très vexée qu'il ne m'ait jamais dit qu'il allait être publié mais quand j'ai lu le résumé, j'ai vite compris. Il m'a tout volé sans m'en parler, sans me demander la permission. Il a trompé tout le monde. Et dire que je lui ai quasiment tout donné pour son deuxième livre !

Tout le long de son récit, elle avait continué à boire si bien qu'il était de plus en plus facile de la faire parler. Elle me raconta que Charles lui posait beaucoup de questions sur ses idées de romans en lui demandant chaque fois plus de détails. Il disait que c'était vérifier si son projet était bien ficelé ou pas. De son côté, elle avait remarqué que les idées de Charles manquaient de travail d'approfondissement, que les énigmes n'étaient pas très abouties.

Je compris donc que Margaret avait beaucoup d'idées mais était incapable de les mettre sur papier par un manque de confiance en elle, quasi maladif, et que mon mari était au contraire un bon écrivain qui manquait cruellement d'imagination.

Il ne lui avait donc jamais dit qu'il écrivait un livre avec ses idées. Comme Margaret vivait en quasi ermite, elle ne l'avait pas su, jusqu'à aujourd'hui. Je ne comprends pas que Charles n'ait pas imaginé qu'elle puisse l'apprendre un jour.

Je resserrais Margaret le plus souvent possible. Il me fallait du temps pour réfléchir.

Charles me mentait donc depuis longtemps. Il ne m'avait jamais parlé de la Master class plus que ça, à part qu'il y avait trouvé ce qu'il lui fallait pour avancer et écrire son premier roman à succès.

À ce moment-là, Margaret se leva en me demandant les toilettes, trébucha sur la table basse et tomba à la renverse. Je me précipitais vers elle. Elle s'était cogné la tête et était gravement blessée. Il lui fallait des secours le plus vite possible. J'attrapai mon portable et arrêtai mon geste aussitôt.

Finalement, je décidai de ne rien faire. Incapable de bouger, elle me fixa sans comprendre. Elle agonisait en me suppliant du regard de l'aider. J'aurais pu le faire bien sûr mais notre vie se serait arrêtée là, et ça, il n'en était pas question.

Elle respirait encore mais faiblement. Je pensais un moment l'aider à mourir mais je n'étais pas une meurtrière.

Charles avait travaillé à droite à gauche et n'avait jamais gardé de boulots très longtemps. Il était persuadé d'être écrivain et n'en démordait pas. Mais les succès n'étaient pas au rendez-vous. Ses livres ne le méritaient d'ailleurs pas. Les énigmes étaient loufoques et la plupart du temps irréalistes. Il avait fait une grosse dépression qui avait failli nous coûter notre couple. De mon côté, j'étais coupeuse en bonneterie. Il y a quelques temps, voulant changer de vie, je m'étais lancée dans du coaching sportif, mais personne ne voulait d'une ancienne couturière. Nous vivions avec de très petits moyens et aucun de nous ne parvenait à ses fins. Le succès de Charles avait tout changé. Tout le monde s'arrachait mes services, et particulièrement le gratin de la ville. Quant à mon mari, il serait bientôt mondialement connu et toutes les portes s'ouvriraient devant nous.

J'ai donc attendu. Elle a mis plus de vingt minutes à mourir. Je n'ai eu aucun remords, d'abord parce que je n'ai tué personne, et ensuite, elle aurait détruit des vies avec ses révélations. Je n'ai fait que nous défendre en la laissant mourir.

Bien sûr, sont venues les questions de ce que j'allais faire du corps et de comment expliquer sa disparition. J'adore les romans policiers alors j'ai réfléchi très vite. Elle n'avait qu'un téléphone à clapet : impossible de la géo localiser. Clés en mains, je suis allée chez elle. Au vu de la tempête dehors j'étais seule au monde. Sa maison était tellement isolée que personne n'avait pu me voir. J'ai volé son ordinateur et tout ce qui se rattachait à l'écriture et je suis rentrée chez moi. Le lendemain, j'ai téléphoné à la jardinerie pour qu'ils me livrent trois oliviers au lieu d'un seul prévu au départ. De toute façon cette femme n'avait pas d'amis et personne ne s'inquiéterait de sa disparition. Son téléphone ne révélait pas de numéro récurrent et le contact de papa ou maman y était absent. Sa messagerie n'indiquait que des mails de mon mari et un peu de publicité. Je récupérai son sac à main, ses bijoux et son passeport. La police penserait juste à une disparition volontaire. J'ai tranquillement terminé les préparatifs de la soirée.

La fête bat son plein. J'entre dans la cuisine avec une pile de plats vides. En me retournant, j'aperçois Charles derrière moi avec un air triste :

— Tu sais, commence-t-il, il faut quand même que tu saches que toutes ces idées pour le roman n'ont pas forcément été simples à trouver, et ...

— Les idées ? dis-je en le coupant rapidement, on se fout de savoir d'où elles viennent. Elles ont forcément été prises dans plein d'endroits différents. Et puis les idées, ça ne fait pas tout. C'est l'écrivain qui importe. C'est lui qui écrit. Le reste n'est pas important.

Je l'embrasse et l'entraîne dans le jardin. Il allait donc tout me dire. Je réalise que je ne pourrais pas être plus heureuse.

Mon mari vient de signer son avenant de contrat, le deuxième roman est en route, et après les premières fouilles dans l'ordinateur et les notes de Margaret je sais que j'ai tout ce qu'il faut pour qu'il en écrive encore une bonne vingtaine. Cette Margaret avait vraiment une multitude d'idées. J'ai mis dans notre boîte aux lettres une enveloppe pour Charles. C'est un mot signé de Margaret lui expliquant qu'elle a été obligée de changer d'adresse mail, mail que j'avais créé ce matin même. Les trois oliviers vont pousser admirablement bien avec l'engrais que j'ai pu mettre dessous. Et nous allons être heureux encore longtemps Charles et moi.

Il y a comme un air de fête ce soir au jardin.

Ville de Mably

Concours de nouvelles 2021

Prix jeunesse

Par l'atelier d'écriture du Collège Louis Aragon, Mably

Vengeance à Jardos

En ce début d'automne, un nouveau jour se levait sur le royaume de Jardos, où régnait l'impitoyable reine Biocira.

C'étaient les tout premiers jours de son règne, mais elle s'était déjà fait remarquer par sa cruauté : en effet, pour gagner en force, elle n'avait pas hésité à faire exécuter sa petite sœur Evangéline, mieux placée qu'elle dans la ligne de la succession. Elle avait envoyé sa brigade clandestine de tueurs, les Blatardes, s'emparer à la faveur de la lune de l'adorable Evangéline. Elles lui avaient tranché sa ligne de vie, puis avaient roulé son corps jusqu'au tas de compost.

Mam'zelle Coxy l'avait découvert le lendemain, en allant jeter ses épiluchures. La nouvelle s'était répandue dans tout Jardos à la vitesse de l'éclair. Gaspard avait longtemps pleuré son amie d'enfance, et longtemps déprimé sur l'injustice de son sort. Mais « C'en est assez ! » s'était-il écrié un jour en remettant son chapeau blanc. Ce jour-là, il décida de monter tout le royaume contre la reine. Il s'adressa d'abord à Mam'zelle Coxy, car il supposait qu'elle pouvait être son alliée : après tout, c'était elle qui avait vu l'horreur de plus près. Justement, elle passait par là :
« Mam'zelle Coxy, je dois vous parler c'est très important !
-Oui, Gaspard, je n'ai pas eu l'occasion de vous présenter mes condoléances, il était trop tôt pour qu'elle quitte ce monde, quelle tragédie !
- Justement, l'heure est venue pour nous d'agir !
- Comment ça ?
- Vous savez bien que ce n'était pas une mort naturelle ! C'était un **meurtre** orchestré par Biocira !
- Je m'en doutais, mais je n'osais pas aborder le sujet ... Que faire ?
- Trop c'est trop ! C'en est assez de cette tyrannie ! Il faut se révolter, que Jardos cesse de souffrir à cause de cette reine maudite !
- Que proposez-vous ?
- J'ai besoin de votre aide Mam'zelle Coxy : il faudrait monter une expédition pour lui rendre la monnaie de sa pièce !
- ... ?
-Lui faire ce qu'elle a fait à Evangeline ! »

Gaspard se pencha vers Mam'zelle Coxy pour lui expliquer son plan. Ils auraient besoin des talents de Mme Argiope et de sa famille pour sécuriser le périmètre et empêcher que l'armée officielle des **Myrmides** n'intervienne. Quant à Mam'zelle Coxy et ses voisins les Callidie, ils auraient en charge de tendre des pièges aux Blatardes pour les rediriger vers les filets de Mme Argiope. La dernière partie du plan, la plus délicate, serait de convaincre la redoutée **Vespa Mandarinia** d'aider Gaspard à accéder à Biocira.

En effet, Gaspard possédé par sa vengeance, n'envisageait qu'une seule possibilité : que ce soit lui qui tranche à son tour la ligne de vie de Biocira.

Il savait qu'il risquerait sa vie, mais cela lui était égal, de toutes façons sans Evangeline sa vie lui semblait sans intérêt .

Avec Mam'zelle Coxy, ils se rendirent donc chez Vespa, la membre la plus redoutée de la petite communauté, après Biocira.

Arrivée depuis peu, elle inspirait l'effroi à cause de sa taille gigantesque et de ses habitudes sanguinaires. Son costume de bagnard rayé jaune et noir n'était pas non plus pour rassurer, pas plus que l'arme aiguisée qui ne la quittait jamais. Quel contraste avec Mam'zelle Coxy, ravissante dans sa robe rouge à pois noirs, qui tremblante de tous ses membres, après avoir conduit Gaspard chez Vespa, n'osait même pas entrer.

Gaspard entra seul et ressortit sans vouloir dire ce qu'il avait promis en échange à Vespa, mais il n'avait plus son chapeau. Il avait juste cette assurance : demain serait la dernière nuit de Biocira.

Ils attendirent l'heure la plus sombre, pour lancer l'attaque qui se déroula à la perfection. Chacun remplit son rôle, et Biocira périt comme elle avait vécu : dans la violence.

Ce fut l'arme de Vespa qui trancha la ligne de vie de la souveraine, mais ce fut bien le pacifique Gaspard qui la tenait.

Toutefois, ce ne fut pas la dernière fois qu'on entendit parler d'elle. La tête fut emportée dans le pays nommé « Terrasse », qu'on disait gouverné par des géants. Évidée, sculptée et remplie de bougies, elle répandit l'horreur sur Jardos, en projetant des ombres inquiétantes la nuit où les géants, - qui s'appelaient entre eux « Humains » aimaient à se faire peur : la nuit d'Halloween.

Et Gaspard me direz-vous ? Le petit champignon, déraciné, s'était livré comme prévu à Vespa pour qu'elle finisse de le dévorer. La femelle frelon trouva que décidément, si la vengeance était un plat qui se mangeait froid, celui-ci était vraiment délicieux !

Ville de Mably

Concours de nouvelles 2022

Prix Régional

Chrysalide

Par Elsa Boudot

Il est un pays où tout s'achète, tout se vend, tout se monnaie. L'argent est roi et la marchandisation une finalité. Rien ne se donne car rien n'est gratuit. En effet, la loi condamne le don. Ainsi, personne ne s'aviserait à glisser quelques pièces dans la main d'un inconnu car celui-ci ne pourrait lui rendre sous un quelconque moyen. De même, malheur serait fait à celui qui recevrait sans donner en retour.

Mais alors, comment survivre lorsque l'on n'a rien, pas même de quoi se nourrir ? Quand personne ne vous tend la main, comment s'en sortir ? Seules quelques solutions s'offrent à vous. Pas une n'est meilleure que l'autre, pourtant il faut choisir.

Mendier ? Malgré le fait que cela soit prohibé, ce n'est pas tant son interdiction que son inutilité qui pousse, ceux qui n'ont rien, à abandonner leur quête. En effet, les passants déambulent dans la rue sans même vous regarder, faisant preuve d'aucune forme d'empathie ou de compassion. Les plus altruistes daignent faire tomber un morceau de pain sur lequel de pauvres gens se ruent. Même si cet acte de résistance, généralement considéré comme une perte involontaire, n'est pas condamnable, ce sont les plus courageux, car rappelons que le don est puni. Mendier est une des pires solutions tant elle est humiliante pour ceux qui ramassent les morceaux empoussiérés. Voler ? C'est la mort assurée ! Personne ne s'y risquerait. Ne reste alors qu'une unique option : récupérer. Prendre ce que l'on peut à condition que personne ne vous prenne la main dans les ordures car, cela aussi, la loi l'interdit formellement. Certains propriétaires ferment les yeux mais d'autres pourraient vous accuser de vol.

Dans ce pays, si tu n'as rien, tout est de ta faute. Tu l'as mérité. Tu as manqué de volonté et personne ne viendra te sauver. La solidarité, communément appelée assistanat, n'existe plus et est fermement sanctionnée ! Comment a-t-on pu en arriver là ? Au début, le délit de solidarité ne s'appliquait qu'aux étrangers mais la règle s'est étendue à toute la population. Les

associations, sans financement, ont fermé les unes après les autres. Les plus démunis se sont retrouvés sans la moindre aide. Les distributions alimentaires se sont taries jusqu'à totalement disparaître. L'accès au logement n'est plus un droit. Seuls les soins sont encore dispensés, gratuitement mais dans des conditions lamentables. Ce geste n'est évidemment pas un acte bienveillant mais de bon sens. L'objectif est simple : éviter la propagation des épidémies. Si tu es pauvre, tu es seul, condamné à une mort presque certaine. Tu es né dans la mauvaise famille au mauvais moment. Tant pis pour toi ! Si tu es fort, tu t'en sortiras. Tu es faible ? Que tu crèves !

Dans cet univers hostile, Luna fait partie des exclus de la société : ces moins que rien, ces sans-dents, ces sous-hommes, ces larves. Les qualificatifs ne manquent pas mais celui-ci est sans doute le pire. Larves. L'allégorie représente assez bien leur état, contraints de se traîner d'un point à l'autre en quête de nourriture ou d'un abri pour passer la nuit. Des larves. Des papillons qui ne s'envoleront jamais. Du haut de ses quinze ans, Luna sillonne les rues de Ryon. Pour survivre dans cet enfer, mieux vaut vivre dans une grande ville aux ressources abondantes. Chaque jour à l'abri des regards, elle tente de trouver quelques restes qui constitueront son unique repas journalier. Elle évite de croiser d'autres larves. Les bagarres sont fréquentes, la violence omniprésente.

Les soirs, l'espace public devient dangereux, alors elle se réfugie sous un petit pont en périphérie. Là où personne ne peut la voir, invisible, elle attend que le matin chasse la nuit. Seule la météo change. Le reste est un éternel recommencement, sans amélioration. Elle sombre petit à petit, de jour en jour. Son état empire. Alors, elle regarde les étoiles, aspirant à un lendemain meilleur. Adossée au mur du ponton, ses yeux sont absorbés par l'obscurité de la nuit. Elle a faim. Terriblement faim. Plongée dans ses pensées et le peu d'espoir qu'il lui reste, elle est exténuée. Elle divague. Des ailes lui poussent sur le dos et elle s'imagine voler au milieu de dizaines de papillons dans un magnifique jardin où les senteurs de milliers de fleurs se mêlent et viennent effleurer ses narines. Elle ne dort quasiment jamais, à l'affût du moindre bruit.

Malgré son habituelle vigilance, elle n'entend pas la femme qui se dirige vers elle. Arrivée à sa hauteur, cette dernière se penche. Lui tendant un sac, elle accompagne son geste de deux mots. « Pour toi », prononce-t-elle doucement, presque en chuchotant. Affolée, Luna se redresse, sur ses gardes. Elle scrute les moindres mouvements devant elle, tourne la tête de droite à gauche, se retourne furtivement vers l'arrière. Elle a peur. Elle est dans une impasse. Que lui veut cette femme sortie de nulle part ? Le sac est rempli de provisions. Elle peut sentir les effluves de la nourriture encore tiède. Serait-ce un piège ? La femme est toujours plantée là, son paquet à la

main et ces odeurs qui l'enivrent. Elle n'a pas mangé depuis deux jours et ne peut qu'accepter. Elle aurait pu se jeter dessus et emporter le sac en courant. Pourtant, elle ne bouge pas, ne dit mot, comme paralysée. Elle aurait dû s'en emparer. Pourtant, si elle le fait, elle se met en danger de mort. Deux phrases lui reviennent en tête et l'acculent, se répétant comme un écho du diable. *Nul n'a le droit de donner sans contrepartie. Nul n'a le droit d'accepter.* Les mots se répercutent dans sa tête. Elle le sait. Tout manquement à cette règle expose les deux parties à une sanction pénale. Le souffle du vent lui fait voir des ombres dansantes qui peuvent s'attaquer à tout moment à son corps frêle. Il y a forcément une contrepartie mais laquelle ? Elle n'arrive pas à articuler. De mauvais souvenirs reviennent. La dernière fois que cette occasion s'est présentée, l'homme la voulait. Elle. Son corps. Elle s'était enfuie, délaissant le quignon de pain qu'elle avait mis la journée à dégoter. Que lui veut cette femme ? Luna arrive enfin à prononcer la question en un souffle, d'un bloc :

- Que voulez-vous en échange ?

- Rien.

Comment ça : rien ? C'est impossible. C'est interdit. En prononçant ce mot la femme dépose le paquet devant la jeune fille. La dame vient d'enfreindre la loi et risque une condamnation pour cet acte de solidarité. Après quelques secondes, elle murmure simplement :

- Demain même heure, même lieu.

Luna se saisit du sac sans même un merci et disparaît en hâte. Rapidement à bout de souffle, elle se laisse tomber au pied d'un arbre. Elle reprend enfin sa respiration. Son regard est figé sur le sachet renversé à ses côtés. Elle hésite à l'ouvrir, repensant à cette apparition improbable. A-t-elle encore plongé dans une de ces hallucinations ? Elle ferme les yeux pour mieux les rouvrir. Quand ses paupières se soulèvent, le paquet n'a pas bougé et les senteurs s'en échappent toujours. Elle ose enfin l'entrebâiller. Ce qu'elle découvre lui fait chaud au cœur. Un festin. Deux sandwichs tièdes sont emballés. Elle en déguste un avec avidité, conservant l'autre pour le lendemain. Les saveurs de la garniture la transportent, lui faisant oublier sa détresse le temps du repas. Une petite bouteille de jus de fruits accompagne le tout. Elle en boit la moitié avant de la ranger délicatement. Elle remarque alors de petits muffins au chocolat. Elle en a les larmes aux yeux. Depuis combien de temps n'a-t-elle pas aussi bien mangé ?

Soudain, la réalité la rattrape. Elle aperçoit au loin deux ombres qui se battent. Dans un réflexe de survie, elle se tapit au sol. Des coups fusent. Les deux hommes tombent sur le sol humide. Les cris sont étouffés par l'obscurité jusqu'au silence total. Une silhouette se redresse difficilement, titubant, emportant avec elle un précieux trophée. Elle frémit. Si d'autres larves avaient été dans les parages, une telle quantité de nourriture aurait pu provoquer une bagarre

voire même sa mort. Un des hommes git toujours au sol. Elle sait qu'il ne se relèvera jamais. Pourquoi ? Pour une baguette rassie ou un gâteau sans goût. Heureusement, personne ne l'a surprise avec son sac. Les larves meurent de tout, tout le temps : la faim, le froid, les bagarres, les meurtres... Les corps sont retrouvés au petit matin pour être incinérés dans l'anonymat le plus complet. Affalée sur un carré d'herbe, elle reprend ses esprits, réfléchissant à la proposition de la femme. Même lieu, d'accord, mais même heure, comment savoir, elle qui n'a plus la notion du temps ? Elle avisera le moment venu.

Luna se réveille au petit matin, ne sachant où elle est. Le sac égaré sur le sol lui rappelle vite l'aventure de la veille. Elle a pris sa décision. Elle ne laissera pas passer cette chance inespérée qui s'offre à elle. A bout de force, elle n'a plus le choix. Elle doit accorder sa confiance à cette femme, aveuglément.

Après sa journée à fouiller en secret les poubelles, elle revient sous le ponton à la nuit tombée, guettant dans un coin d'où personne ne peut la surprendre. Elle surveille l'arrivée de la femme. Au bout de plusieurs heures d'attente, la vieille dame apparaît au loin. Celle-ci s'avance à petits pas pressés. Elle ralentit à l'approche de l'endroit sombre, cherchant du regard sa protégée. Les secondes passent, interminables. Luna sort de sa cachette, sur ses gardes. D'un même geste que la veille, la femme lui tend un sac plein de victuailles et lui glisse à l'oreille : « Tu as de la chance d'être toujours de ce monde... »

De la chance ? Ce mot est sorti de son vocabulaire. Il y a bien longtemps que Luna ne le connaît plus. Fille d'un père qui l'a abandonnée à la naissance et d'une mère dépressive, elle n'a pu suivre ses études normalement et lorsque sa mère s'est suicidée, elle s'est retrouvée à la rue. Sans rien ni personne. Elle, comme tant d'autres, tente de survivre, s'amaigrissant un peu plus chaque jour. Dix kilos en un an. Perdus. Volatilisés. Pourtant, elle se sent en effet chanceuse l'espace d'un instant. La femme ajoute en guise d'au revoir : « La plupart des jeunes filles comme toi ne passent pas deux mois. A demain ! »

Comment sait-elle ? Depuis combien de temps l'observe-t-elle ? La phrase sonne comme un avertissement. A-t-elle été imprudente de revenir au même endroit si régulièrement ? Ces questions l'obsèdent. Cette femme est énigmatique. Elle repart comme elle est venue, sans explications. Luna se demande pourquoi elle. Après tout, elle n'est qu'une paumée parmi les autres.

Les semaines passent et se ressemblent. Chaque jour, les deux femmes se retrouvent sans un mot ou presque, le paquet change de main puis elles partent dans deux directions opposées. Luna ne sait pas comment remercier cet ange tombé du ciel. Elle reprend rapidement des forces.

Son désespoir s'éteint lentement, laissant place à une vitalité qu'elle ne se connaissait pas, elle qui ne ressent que la faim et le froid depuis bientôt un an.

Un soir, Luna se décide enfin. Les deux femmes se tournent le dos, prêtes à partir chacune de leur côté quand l'adolescente brise le silence d'un mot, d'une simple interrogation. Pourquoi ? N'obtenant pour réponse qu'une inspiration muette, elle réitère sa question avec plus d'assurance. Les deux femmes se font maintenant face.

- Pourquoi moi ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi prendre tant de risques ? Pourquoi ?, insiste-t-elle, déterminée à en savoir plus.

- Marta, confit-elle, tendant sa main pour l'inciter à la suivre.

Stupéfaite, l'adolescente lui emboîte le pas. Elles marchent jusqu'à une petite maison, une ancienne bâtisse au portail gris, et entrent rapidement, évitant soigneusement les regards soupçonneux des voisins. A peine assises dans le salon, Marta s'empare aussitôt d'un cadre. Une jeune fille se tient au centre de la photo, souriante, pleine de vie.

- Camille. C'était son nom. Ma fille te ressemblait. Elle avait à peu près ton âge quand elle a quitté la maison pour prendre son indépendance. Elle voulait vivre avec son copain.

Elle soupire. Quelle indépendance ? Le couple s'était séparé peu après et, sans travail, Camille s'était retrouvée à la rue. Elle avait survécu grâce à l'aide de sa mère mais tout avait basculé lorsqu'un anonyme les avait dénoncées. Luna n'ose pas interrompre le récit qui fait étrangement écho à sa vie.

- Ils nous ont interpellées pour un rappel à la loi. « Il est interdit de donner au même titre que de recevoir ! » Ils ont récité leur couplet habituel cérémonieusement. J'ai clamé haut et fort que c'était ma fille. « Plus maintenant ! », m'ont-ils affirmé sans la moindre émotion, brutalement. Elle était majeure donc je ne pouvais plus rien pour elle. J'étais effondrée. Ma fille ne réagissait pas, comme si elle était déjà condamnée. Ils nous ont interdit tout contact en argumentant qu'elle avait choisi. J'ai essayé de les convaincre que l'on pouvait se tromper. Il n'y avait rien à faire. Il m'ont répété froidement : « Elle a fait son choix. Au revoir. » Enfin, ils nous ont poussées vers la sortie, nous assénant que la prochaine fois ce ne serait pas un avertissement. On s'est séparé sur le parvis du poste de police. Elle n'a murmuré qu'un mot. Un seul. Comme une excuse. Désolée. C'est le dernier mot que j'ai entendu de sa bouche.

Marta fond en larmes. Un habitant avait retrouvé le corps de la jeune femme une semaine après, sûrement décédée par hypothermie. L'enquête avait conduit à une mort naturelle, comme si succomber de froid était devenue une banalité dans le pays.

- Quand je t'ai vue, j'ai cru revoir ma fille. Plusieurs fois, j'ai essayé de venir mais je n'allais jamais jusqu'au bout. Les souvenirs remontaient. Douloureusement. Maintenant, je n'ai plus rien à perdre. Ils m'ont tout pris. S'ils veulent m'envoyer en prison, qu'ils m'enferment !

Luna réfléchit. Ce récit l'a bouleversée. Pour que quelques-uns possèdent, il faut que des milliers soient dépossédés, que d'invisibles larves rampent dans les rues. Un jour, la colère grondera. La masse se soulèvera en un raz de marée, en une nuée de larves volantes. Ils seront des centaines. Ils seront des milliers. Ils se regrouperont et s'organiseront pour revendiquer leur droit. Leur droit de vivre. Ils clameront haut et fort qu'ils n'ont pas choisi de vivre ainsi, dehors, à la merci de tous les dangers ! Après tout, qui voudrait vivre comme ça ? Peut-être que personne ne les entendra ? Peut-être que certains les bousculeront, que d'autres leur cracheront au visage mais ce jour-là arrivera, elle en est convaincue ! En attendant que la révolte éclate, elle monte dans la chambre que Marta lui a préparé. Ce soir, allongée dans un lit pour la première fois depuis un an, elle se fait chrysalide. Ses paupières se ferment en un unique rêve, celui de tout simplement vivre. Revivre. Apaisée, elle se réincarne, pour une nouvelle vie. Métamorphosée, la voici devenue papillon.